

Le couloir liturgique dans le rite grec

In: Échos d'Orient, tome 4, N°6, 1901. pp. 321-325.

Citer ce document / Cite this document :

Pétridès Sophrone. Le couloir liturgique dans le rite grec. In: Échos d'Orient, tome 4, N°6, 1901. pp. 321-325.

doi : 10.3406/rebyz.1901.3363

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rebyz_1146-9447_1901_num_4_6_3363

LE COULOIR LITURGIQUE DANS LE RITE GREC

37

L'habitude de passer le vin, surtout à sa sortie du pressoir, remonte à l'antiquité. On se servait pour cela de sacs en osier ou, commes viticulteurs modernes, d'un crible ou tamis, le *colum*, en grec ἱθμός. De là les expressions latines: *castrare vina saccis*, *vinum saccatum*, *colare vinum*. C'est ce que, dans certaines provinces de France, on appelle *écouler* (excolare) le vin (1).

Ces gourmets délicats que furent les Romains de la décadence passaient de nouveau le vin à table, surtout en été pour le rafraîchir. Les riches avaient un petit crible métallique, les pauvres un sachet: on remplissait sachet ou crible de neige, et, à travers celle-ci, on versait le vin des amphores dans la coupe des convives. Le musée Bourbon, à Naples, possède de ces cribles en bronze, découverts à Pompéi (2).

La Grèce et l'Égypte connaissaient la même pratique, que Rome avait sans doute empruntée à l'Orient. Il est possible que Notre-Seigneur y fasse allusion quand il dit (3) des Pharisiens: « Excolantes calicem, camelum autem glutientes. »

Cet usage, si généralement répandu dans la vie ordinaire, l'Église l'adopta pour le vin de la messe: c'était une marque de respect donnée à la matière du Saint Sacrifice, plus nécessaire à une époque où ce vin était offert au moment même par la multitude des assistants. On passait le vin destiné à être consacré, à l'aide du *colum* ou *colatorium*, mot que les liturgistes traduisent par *couloir* (4), véritable petit crible en métal.

(1) Cf. FORCELLINI, *Totius latinitatis lexicon*, s. v. *Castrare, colum, saccatum, saccum*; H. ESTIENNE, *Thesaurus græcæ linguæ*, s. v. ἱθμός.

(2) *Mus. Borbon.*, t. II, tab. 60; PH. VENUTI, *Saggi di dissertazioni dell' Accademia di Cortona*, t. I^{er}, p. 80.

(3) *Mat.* XXIII, 24.

(4) Le *Dictionnaire général de la langue française*, de *Echos d'Orient*. 4^e année. — N^o 6.

Il est fait mention très fréquente de cet instrument dès le VI^e siècle, surtout, pour ce qui concerne Rome, pendant le VIII^e et le IX^e dans le *Liber pontificalis* (vies de Léon III, de Sergius I^{er} et de Benoît III) et les *ordines* romains. Ceux-ci nous décrivent la manière dont le rite s'accomplissait: *Archidiaconus..... sumit amulam pontificis cum vino de subdiacono, et refundit super colum in calicem*. Ou ailleurs, dans un latin plus barbare: *Tenet subdiaconus colatorium super calicem, et mittitur de vino quod est in sciffo (scypbo) quos (quod) offert populus* (1).

Je pourrais allonger la liste de ces citations; qu'il me suffise de dire que le couloir est encore mentionné au XII^e siècle; pour plus de détails, je renvoie le lecteur aux auteurs qui se sont occupés de la question (2).

Mais tous ces auteurs, tous ceux du moins que j'ai pu consulter, sont muets sur un point intéressant: le couloir liturgique a-t-il été employé en Orient? Nul, à ma connaissance, ne répond à cette question.

On peut cependant désormais la résoudre hardiment par l'affirmative: six documents, bien clairs et bien précis, nous en donnent le droit.

Ouvrons d'abord cette *Explication de*

HATZFELD et DARMESTETER, indique pour ce mot un sens analogue: passoire où on filtre le lait qu'on vient de traire; cf. *couloire*, vaisseau percé de trous par lequel le pharmacien laisse écouler la partie liquide de certaines préparations. — PASCAL, *Origine et raisons de la liturgie catholique*, s. v. *couloir*, signale comme synonyme le terme *passoir*.

(1) DUCANGE, *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*, s. v. *Colatorium, cola, colum*; DUCHESNE, *Origines du culte chrétien*, 2^e édit., p. 443; MARTIGNY, *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, 2^e édit., p. 190 (avec une des deux gravures données par BIANCHINI, dans ses notes au *Liber pontificalis*, t. II, p. 179).

(2) Par exemple, BONA, *Rerum liturgic.*, lib. I, 25 (il signale un couloir liturgique au musée Barberini); BENOÎT XIV, *De sacrosancto missæ sacrificio*, lib. I, 5.

Août 1901.

la messe, publiée par le cardinal Maï sous le nom de saint Sophrone de Jérusalem, mais qui doit être d'une époque postérieure de beaucoup au VII^e siècle.

Après avoir indiqué le sens symbolique de la patène, du calice, de la cuiller et de l'astérisque, et avant de s'occuper des lampes, l'auteur nous dit : « L'ἡθμός sert à empêcher que rien d'impur ne tombe dans le divin calice. » Maï traduit fort exactement : « *Colum adest, ut nihil impuri in sanctum calicem incidat* (1). »

Cet instrument, crible ou tamis, rangé parmi les vases sacrés, destiné à recueillir les impuretés qui pourraient tomber accidentellement dans le calice, c'est évidemment le couloir dont nous avons vu l'emploi analogue en Occident.

Le codex 303 du Metochion du Saint-Sépulcre à Constantinople renferme une autre explication de la messe, mutilée au commencement où nous aurions peut-être trouvé un nom d'auteur. Le manuscrit ne paraît pas, pour la partie qui nous occupe, remonter plus haut que le XV^e ou le XVI^e siècle (2).

J'espère donner bientôt une édition de ce petit ouvrage : c'est au fond le même que le précédent, mais sans les nombreuses interpolations qui déparent celui-ci et avec des passages qu'a supprimés un remaniement postérieur.

Il y est question du couloir à trois reprises. Au folio 327 recto, on le nomme entre l'astérisque et la lance dans une phrase que le pseudo-Sophrone de Maï a conservée mot à mot.

Au folio 328 verso, nous lisons ceci : Εἰς δὲ τὸν θεῖον κρατῆρα τίθεμεν τὸν ἡθμόν (3). « Nous plaçons le couloir sur le divin calice, nous versons le vin qui deviendra le sang d'un Dieu pendant la liturgie, et nous versons aussi une goutte d'eau. »

Quelques lignes plus bas enfin, l'auteur

nous apprend que l'eau chaude versée dans le calice avant la communion l'est à l'aide du couloir : διὰ τὸ πολύτροπον τοῦ ἡθμοῦ.

Le premier texte nous donnait seulement la raison d'être du couloir : le second nous décrit la manière de s'en servir ; tous les trois ont l'air de supposer que l'usage en est général.

Cependant, le traité liturgique, également édité par Maï, sous le nom de Théodore, évêque d'Andida (le véritable nom de l'auteur paraît être Nicolas), ne parle pas du couloir (1). Rien non plus à son sujet dans la *Μυστικὴ θεωρία* de saint Germain, ouvrage que je crois être sous sa forme actuelle à peu près contemporain du précédent, c'est-à-dire du XI^e ou du XII^e siècle ; rien dans les commentaires plus récents de Nicolas Cabasilas et de Syméon de Thessalonique, à plus forte raison dans les manuels modernes.

*

*

L'existence du couloir dûment constatée dans l'Eglise grecque au moyen âge, j'étais certain à l'avance de trouver cet objet signalé dans les *ἑρῆβια* de cette époque parvenus jusqu'à nous, dans ces inventaires qui comprennent le dénombrement par articles des biens meubles d'un monastère ou d'une église, vases sacrés, ornements sacerdotaux, objets du culte, mobilier ecclésiastique, y compris les livres et les images. Ces documents, tous les byzantinistes le savent, sont excessivement rares ; or, quatre contiennent le terme dont nous nous occupons. En voici la revue :

1^o L'inventaire du monastère du Παντοκράτορων, fondé à Constantinople en 1074 par Michel Attaleiates, énumère (2) :

(1) Je ne parle pas du petit fragment attribué au patriarche saint Jean le Jeûneur : il est si incomplet qu'on ne peut s'étonner de ne pas y voir le nom du couloir, à supposer que celui-ci fût connu du rédacteur. La *Μυσταγωγία* de saint Maxime est aussi muette à son sujet.

(2) C. SATHAS, *Μεσαιωνικὴ βιβλιοθήκη*, Venise, 1872, t. I^{er}, p. 48 ; MIKLOSICH et MUELLER, *Acta et diplomata graeca*, t. II, Vienne, 1887, p. 324. Le mot est imprimé ἡθμός, mais l'orthographe ἡθμός est seule légitime, au témoignage de H. ESTIENNE, *op. cit.*, s. v. ἡθμός.

(1) MIGNE, P. G., t. LXXXVII, col. 3985, 3986.

(2) PAPAPOULOS-KERAMEUS, *Ἱεροσολυματικὴ Βιβλιοθήκη*, t. IV, Pétersbourg, 1899, p. 281.

(3) M. Papadopoulos-Kerameus, qui cite ce passage, *ibid.*, imprime ἰθμόν, ce qui n'a aucun sens, bien que ce soit en effet l'orthographe du manuscrit.

une patène et un calice en argent doré, avec astérisque, cuiller et ἴθμός; un peu plus loin, un ἴθμός d'argent sans ornements. Dans les additions qui mentionnent des dons faits après la mort du fondateur, je relève encore : un calice et sa patène en argent doré; un autre calice en argent doré avec sa patène; un ἴθμός d'argent, une cuiller et un astérisque (1).

Dans le commentaire si érudit qu'il a consacré au typicon de Michel Attaleiates, M. Nissen a traduit avec raison le mot ἴθμός par *durchschlag, sieb*, c'est-à-dire *passoire, tamis* ou *crible* : mais il ne nous dit pas ce que ce crible, ce tamis ou cette passoire viennent faire au beau milieu d'une énumération de vases sacrés (2).

2° Nous ne possédons plus l'inventaire qui devait faire suite au typicon de l'impératrice Irène pour le monastère de la Theotokos Κεχαριτωμένη à Constantinople, fondé par elle en 1118. Le codex 384 de la Bibliothèque nationale de Paris qui renferme ce document est mutilé. Mais M. Papadopoulos-Kerameus a publié (3), d'après le codex 57 de la bibliothèque patriarcale de Jérusalem, un court fragment qu'il suppose avoir appartenu à cet inventaire. On y lit, folio 101 du manuscrit : « un calice et sa patène en argent doré, avec cuiller, ἴθμός et astérisque, pesant huit livres et une once. »

3° Dans l'inventaire du monastère de la Theotokos τοῦ Ἐυλογητοῦ au mont Athos, daté du 14 décembre 1143, nous trouvons « un calice et sa patène en argent doré, sans la cuiller, l'astérisque et l'ἴθμός », et un peu plus loin : « autre calice et patène en cuivre avec les accessoires. » Le premier membre de phrase semble prouver que, à l'époque où le document a été rédigé, le couloir faisait partie habituelle de ces accessoires. Je dois dire pourtant qu'il

mentionne encore « un calice et sa patène en argent doré, ayant astérisque et cuiller aussi en argent doré », sans adjonction de couloir (1).

4° Enfin, dans un inventaire du monastère de Saint-Christodule, à Patmos, inventaire daté de septembre 1201, nous trouvons énumérés à la suite : « quatre calices, deux patènes, cinq cuillers, deux astérisques et trois ἴθμοί d'argent (2) ».

On voit par quelques-uns de ces textes que le couloir était d'ordinaire en métal précieux, comme les autres vases ou instruments qui servent de plus près au Saint Sacrifice. En Occident, les documents nous parlent aussi de couloirs d'or ou d'argent. Ducange (3) a tiré *colum* = ἴθμός d'un ancien glossaire, au chapitre *De vasis argenteis*.

Les autres inventaires édités jusqu'ici ne signalent pas le couloir, ainsi que je l'ai déjà observé. En fait de vases sacrés, le typicon de Léon, évêque de Nauplie et Argos, de 1143, pour son monastère d'Areia, ne compte que deux calices, deux patènes et deux cuillers, avec une croix (4) : on peut bien supposer que ce ne sont pas là tous les objets du culte dans ce couvent, mais seulement ceux qui provenaient de la générosité du fondateur.

Un inventaire de 1189, d'une église de Thessalonique, à peu près contemporain aussi, par conséquent, des quatre documents que j'ai cités d'abord, est également muet sur le couloir (5). Rien d'extraordinaire à ce que toutes les églises, par exemple

(1) C. SATHAS, *ibid.*, p. 68, MIKLOSICH et MUELLER, *ibid.*, p. 471.

(2) NISSEN, *Die Diataxis des Michael Attaleiates*, Iéna, 1894, p. 81 (avec l'orthographe ἴθμός comme chez les éditeurs précédents).

(3) *Op. cit.*, t. I^{er}, Pétersbourg, 1894, p. 116 (même orthographe ἴθμός).

(1) *Acta, praesertim graeca, Rossici in monte Athos (sic) monasterii*, Kiev, 1873, p. 52, 58. L'éditeur russe imprime ἴθμοῦ et traduit par *lance* ! Il est remarquable que la lance liturgique ne figure dans aucun des inventaires.

(2) CH. DIEHL, *Le trésor et la bibliothèque de Patmos au commencement du XIII^e siècle*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. I^{er} (1892), p. 513. M. Diehl maintient dans son texte la graphie du manuscrit ἄλμοί, ce qui n'a aucun sens, tout en renvoyant à ἴθμός de l'inventaire de Michel Attaleiates.

(3) *Op. cit.*, s. v. *colum*.

(4) MIKLOSICH et MUELLER, *op. cit.*, p. 188.

(5) P. N. PAPAGEORGIOU, Περὶ χειρογράφου εὐαγγελίου Θεσσαλονίκης, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. IV (1897), p. 538 seq.

les églises pauvres ou moins importantes, ne fussent pas pourvues de cet instrument.

L'inventaire du monastère de la Theotokos Eleousa, près de Stroumitsa, en Macédoine, ne date que du xv^e siècle. Il serait bien intéressant de savoir si l'usage du couloir persistait encore à cette époque malgré le silence des liturgistes du temps. Malheureusement, le manuscrit qui contient seul l'inventaire est mutilé à l'endroit où il aurait été question des vases sacrés (1).

L'inventaire de la métropole de Mesembria, de 1494 (2), ne parle pas non plus du couloir: « Calice et patène, astérisque, grand plateau (ou patène?) et encensoir, le tout en argent. » Mais on ne peut rien conclure de ce silence: l'église possédait sûrement une cuiller pour la communion, et le document n'en parle pas plus que du couloir.

Nous avons enfin une traduction en grec moderne faite au xviii^e siècle de l'inventaire du monastère de Petritzos ou Batchkovo, fondé en 1084 par Grégoire Pakourianos: il y a plusieurs calices et patènes, une cuiller, etc., mais pas de couloir. Seulement, le traducteur signale différents objets du culte dont il n'a pas compris les noms anciens (3).

* *

Aux témoignages que j'ai pu produire, s'en ajouteront probablement de nouveaux, avec la publication d'autres inventaires ou d'autres traités liturgiques.

En attendant, de cette étude il résulte avec une certitude absolue que le couloir a été usité dans l'Eglise grecque pour passer le vin de la messe, du xi^e au xiii^e siècle au moins. Il n'est pas impossible que les

(1) H. OMONT, *Mélanges*, Weil, Paris, 1898, p. 309-320, et surtout R. P. L. PETIT, *Le Monastère de Notre-Dame de Pitié*, dans le *Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, t. VI (1900), p. 114 seq.

(2) M. GÉDÉON. Ἀνέκδοτος κώδιξ τῆς μητροπόλεως Μεσημβρίας, dans *Ἡμερολόγιον τῆς Ἀνατολῆς... τοῦ ἔτους 1887*, Constantinople, 1886, p. 180.

(3) G. MOUSAIOS, Γρηγόριος Πακουριανός... καὶ τὸ ὑπ' αὐτοῦ τυπικὸν τῆς μονῆς τῆς Θεοτόκου τῆς Πετριτζονίτισσης, Leipzig, 1888, p. 206.

musées en contiennent des spécimens oubliés ou méconnus: j'appelle sur ce point l'attention des archéologues.

En Russie, on ne verse pas directement le vin et l'eau des burettes dans le calice, mais on se sert pour cela du petit vase métallique à manche, qui sert également à verser l'eau chaude avant la communion: ce vase joue donc absolument le rôle de l'ancien couloir.

Si l'on peut, avec Benoît XIV, voir la raison d'être du couloir dans le désir d'obtenir un vin mieux clarifié, il est plus difficile d'imaginer la raison pour laquelle il a disparu de l'usage. On pourrait penser que cette disparition se produisit tout naturellement lorsque les fidèles perdirent l'habitude d'offrir en nature la matière du Saint Sacrifice. L'existence du couloir dans les monastères n'est pas une objection: on peut l'expliquer par l'esprit de conservatisme traditionnel qui a toujours distingué les couvents ou par un plus grand zèle à obtenir un vin plus convenable.

* *

Il ne sera peut-être pas désagréable au lecteur de me voir sortir un peu de mon sujet pour lui donner quelques détails sur la manière dont le pain et le vin sont préparés en Orient pour la messe. La dévotion à l'Eucharistie est, hélas! bien diminuée chez les dissidents, mais la foi en la transsubstantiation est sortie victorieuse des attaques du protestantisme, et cette foi se manifeste clairement ici.

Je rappellerai tout d'abord les injonctions de Nil, évêque de Tamassos, aujourd'hui Limassol, dans l'île de Chypre, aux religieux du monastère de la Theotokos du Makhairas, fondé par lui en 1210 (1). Afin d'éviter la première faute de Caïn, on doit offrir au Seigneur l'oblation la plus pure: les pains de messe se feront donc, non pas de la pâte commune avec laquelle on prépare le pain pour la table du couvent, mais avec la farine de toute première qualité; de même, le vin sera pris parmi les meilleurs que fabrique le monas-

(1) MIKLOSICH et MUELLER, *op. cit.*, p. 400.

tère. En dehors de la messe, cette farine et ce vin seront exclusivement réservés aux malades.

Aujourd'hui, dans les villes tout au moins, les pains sont préparés par les boulangers ordinaires, et même, à certains jours, vendus dans les rues aux fidèles : ceux-ci les offrent au prêtre qui en consacrera une partie et distribuera l'autre après l'avoir bénite. Ces oblations se pratiquent surtout aux commémoraisons solennelles des défunts, les samedis, ce jour étant spécialement consacré aux morts, mais aussi les dimanches et fêtes, chez les dissidents aussi bien que chez les catholiques (1).

J'ai lu souvent des récriminations d'écrivains non catholiques au sujet du sans-gêne qui préside à la confection et à la vente de ces pains de messe. Ailleurs, il est vrai, et je suis heureux de le constater, ils sont confectionnés avec le plus grand respect par les religieuses, les femmes des prêtres ou des diacres, des veuves pieuses. On s'y prépare même par le jeûne, au moins en Russie. Dans les monastères d'hommes, le blé destiné à fournir la farine est semé dans un lieu particulier; on choisit les plus beaux grains; on prend un soin spécial de la

mouture, du pétrissage et de la cuisson; ces opérations, comme autrefois dans les monastères cisterciens, sont accompagnées de la prière.

Quant au vin de messe, je ne crois pas que nulle part le peuple ait gardé la coutume de l'offrir, et c'est aux prêtres qu'incombe aujourd'hui la tâche de se le procurer.

Les Orientaux se servent ordinairement de vin rouge, parce que sa couleur figure mieux celle du sang de Notre-Seigneur. En Russie, les vins de Cahors avaient, il y a quelques années, une véritable vogue, à cause justement de leur teinte. Pour éviter les fraudes, le Saint-Synode a fait planter dans les provinces méridionales de l'Empire des vignes destinées à fournir au clergé un vin réellement pur et convenable.

En Turquie, en Grèce, etc., où le vin est commun et moins souvent falsifié, le clergé l'achète aux marchands ou aux propriétaires. Mais, dans les monastères, les religieux cueillent, pour le fabriquer eux-mêmes, les raisins les plus délicats, qu'ils pressent avec les mains pour éviter toute souillure.

S. PÉTRIDÈS.

Constantinople.

L'ÉGLISE GRECQUE MELCHITE CATHOLIQUE

(Suite.)

En avril 1637, le pape Urbain VIII, par le bref *Altitudo divinæ Providentiæ*, fonda douze bourses dans le collège Urbain de

la Propagande, pour les Géorgiens, les Persans, les Chaldéens, les Melchites et les Coptes (1). Chaque nation avait la jouissance de deux bourses; dans le cas où l'une d'elles ne fournirait pas de sujets, ceux-ci pouvaient être pris dans les autres nations qui étaient l'objet de la fondation.

Nous n'avons rien à dire sur Ignace III,

(1) Le nom du pain de messe est προσφορά, vulgairement λειτουργία, à Chio σφραγίδα : celui qu'on offre pour les défunts s'appelle en quelques endroits σταυρίον, par exemple à Mitylène. Le mot σταυρίον a bien ce sens, inconnu des lexicographes, dans le typicon d'Irène, MIGNÉ, P. G., t. CXXVII, col. 1056 (Montfaucon l'a traduit par croix), MIKLOSICH et MUELLER, *ibid.*, p. 358, et dans le typicon de Saint-Mamas, le même que celui des Autels d'Elie, DMITRIEVSKI, *Opisanie liturgičeskib rukopisei*, t. 1^{er}, Типикъ, Kiev, 1895, p. 754.

(1) Le bref est dans RAPHAËL DE MARTINIS, C. M. : *Juris pontificii de Propaganda Fide, pars prima complectens Bullas, etc.*, Rome, t. 1^{er}, p. 170.